

V. LIEVTAUD

LE CÉLÈBRE

PIERRE FRÂNCOU

de TURRIÈS (Basses-Alpes)

Un des fondateurs de la chirurgie moderne

1500-1570

ÉTUDE BIO-BIBLIOGRAPHIQUE



SISTERON

A. CLERGUE, Libraire-Éditeur

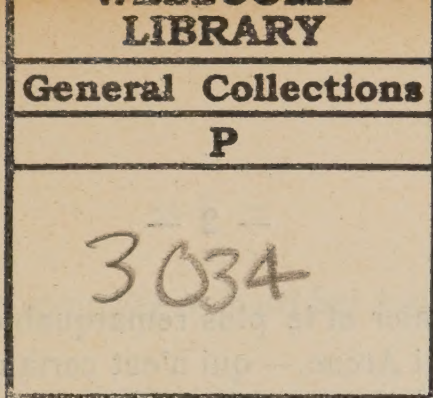
6, Place de l'Horloge

31 Décembre 1902

PUBLICATIONS DE L'AUTEUR

* = mémoires non tirés à part D., M = Digne, Marseille

- 1862: *De la poésie provençale au XIII^e siècle. Avignon.
 1872: L'Arlésie, étude sur l'arrondissement d'Arles.-M.
 — *Cantico de N.-D. de Grâci de Maiano.* - Aix, 1872, 8^o et 1874, 4^o, musique.
 1873: Contes populaires provençaux. — Montpellier.
 — * Emprunt de 1211 besans par Raoul, 4^e évêque de Bethléem. — Jérusalem, 1163. — Paris.
 — La Croix de Provence. Concours de poésie provençale. — M., 4^o.
 — Notes pour servir à l'histoire de Provence, 16 fascicules. — M., 8^o.
 1874: *Libre de la Crous de Prouvènço.* — Avignon, 8^o.
 — Discours... sur la place... de Maillane..., 28 août 1873. — Maillane, in-12.
 — * La Croix et le Croissant en Provence. — M.
 — * Inscription chrétienne inédite de Peyruis. — M.
 1875: *Brinde... pèr la vilo de Mountpelié, lou 31 de mars 1875.* — Mount-Pelié, 8^o.
 — Annibal et Publius Cornelius Scipion: Passage du Rhône. — M.
 1876: *Cantico marsihés pèr lou pèlerinàgi de Tarascoun.* — M., in-16.
 — *Libre de N.-D. de Prouvènço.* — Fourcauquié, 8^o
 — *Imitacion de Jesus-Crist, revirado... en prouvençau.* Mouestro. — M., 8^o.
 1877: Catalogue de la bibliothèque de Marseille : *Ouvrages relatifs à la Provence.* — M., 4^o.
 1878: *Sounet à la memori de... Don Bunod, moungé benezetin.* — M., 8^o.
 — Reception de Henry M. Stanley, explorateur de l'Afrique équatoriale, ode. — M., 8^o.
 — *La vida de S. Amador*, texte provençal inédit du XIV^e siècle. — Paris, 8^o.
 — * Fêtes... de Marseille... pour l'exaltation de Clément XIII, 6-8 août 1758. — M.
 1879: *Lou Trelus de l'Aubo prouvençalo*, in-4^o — M.
 — Le Dondon infernal.. par L. de la Bellaudière. 1580. Nouvelle édition autogr. — M., 8^o.



SAMEDIS SISTERON AIS

Le Célèbre Francou

DE TURRIÈS

L'histoire littéraire du Sisteronais est d'une pauvreté étrange.

Rien dans l'antiquité, rien pendant le moyen âge, sauf deux personnages que Gap nous dispute avec acharnement : le troubadour Albert de Sisteron, qui écrivait en provençal et le moine dominicain de la Baume, Raimond de Mévouillon, qui écrivait en grec, — dit-on, — et dont l'unique manuscrit serait conservé en la bibliothèque impériale de Saint Pétersbourg.

Il faut arriver aux temps modernes, il faut arriver à l'invention de l'imprimerie, il faut même descendre un siècle après pour pouvoir trouver dans la région sisteronaise un indigène quelconque qui ait fait gémir la presse et encore!... Et encore a-t-il fallu qu'il se sauvât de nos monts incléments, de notre rude contrée,



22502707666

comme le dernier et le plus remarquable de nos littérateurs,— Paul Arène,— qui n'eut certainement jamais rien produit s'il fut demeuré attaché à la glèbe natale.

Quelle est la cause de cette incroyable indigence littéraire ?

Je n'en vois pas d'autre que la pauvreté du pays, l'ingratitude d'un sol désolé, l'apreté du climat, le manque de ressources matérielles et morales, le milieu antipathique à toute préoccupation intellectuelle, les difficultés de l'existence et l'absorption de toutes les minutes du jour, de toutes les facultés du corps et de l'âme par une lutte pour la vie que l'on pourrait, avec le Dante, appeler : *selvaggia ed aspra e forte* !

Pas un instant à consacrer à la culture de l'esprit, pas un lieu de réunion dans cette contrée presque déserte, pas une commodité, presque pas de moyens de communication, aucun secours littéraire, pas un livre, pas une revue sérieuse, pas une bibliothèque publique — car on ne saurait appeler de ce nom l'inhospitalière salle de la mairie de Sisteron.

On conçoit que, le plus court, pour qui sent du ciel l'influence secrète, c'est de se sauver à toutes jambes, de fuir un pareil milieu réfractaire, hostile même à toute aspiration, à toute occupation un peu immatérielle.

C'est ce que fit Francou, de Turriès, que nous

voudrions faire connaître aujourd'hui à ses compatriotes.

C'est ce qui lui permit de concevoir et de produire ces travaux qui l'ont rendu célèbre, de déployer les facultés admirables qu'il avait reçues de Dieu et de se faire une réputation à jamais durable.

Pas dans les Basses-Alpes, pas dans son pays, par exemple ! Demandez à un Sisteronnais, demandez à un Turriésain quelconque s'ils ont jamais entendu parler du célèbre Fràncou et vous verrez.

Sisteronnais et Turriésain sont du reste, parfaitement excusables. Sans parler des difficultés matérielles déjà signalées, qui leur interdisent toute recherche archéologique, la vie exotique et vagabonde de leur compatriote les excuse amplement de l'avoir perdu de vue depuis trois siècles.

Essayons de leur faire refaire cette glorieuse connaissance.

Fràncou vit le jour à Turriès à une époque où la Provence venait à peine de s'unir à la France et gardait encore ses mœurs, ses coutumes, sa langue et sa physionomie propre. On ignore l'année précise de sa naissance. En nos pays, on apprécie peu et on garde encore moins les manuscrits, les imprimés, tout papier noirci qui n'a pas une utilité matérielle et immédiate. C'est dire qu'à Turriès on n'a conservé, il n'existe au-

cun document, aucun registre de catholicité, aucune minute de notaire, rien, rien de rien qui puisse renseigner sur le plus illustre de ses enfants. (1)

Il ne nous reste donc qu'une ressource : ses ouvrages dans lesquels il est malheureusement trop avare de renseignements autobiographiques.

Il laisse cependant échapper dans sa préface, écrite en 1556, qu'il avait à cette époque trente ans de pratique. Cela fixerait la date de sa naissance à l'an 1500, peu d'années à peine après la solennelle déclaration du roi français Charles VIII, reconnaissant que la Provence était un état libre, indépendant, souverain, autonome et qu'elle ne perdrait rien de cette liberté, de cette indépendance, de cette autonomie en s'alliant, en s'unissant, en se joignant à la France — en preuve

(1) Le nom de Francou appartient à la grande catégorie des mots latins et provençaux, avec *ou* atone à la dernière syllabe et accent tonique à la pénultième. Tels étaient chez les Romains, ceux de *Cato*, *Capito*, *Cicero*, *Fronto*, tels en provençal *mourou*, *nicou*, *guàpou*, avec une *l* accolée je ne sais pourquoi, *Chàspoul*, *Fortoul*, *Fràncoul*, *Dosoul*, etc. C'est ainsi, du reste, que les Latins prononçaient la première personne du présent de l'indicatif de leurs verbes : *amo*, *cànto*, *volo*, etc, que dans nos montagnes on prononce encore absolument comme Virgile : *àmou*, *càntou*, *voùlou*, etc, bien plus purement que dans la Basse-Provence, où ils se sont francisés et devenus : *ame*, *àime*, *cànte*, *vole*, et *àimi*, *cànti*, *voli*, etc.

de quoi les monarques parisiens s'engageaient à n'y commander qu'en qualité de *Comtes de Provence et de Forcalquier*, titre sous lequel seul ils seraient reconnus souverains et en droit d'exercer le pouvoir, sous réserve de tous nos privilèges, libertés et franchises.

La première éducation de Fràncou fut celle des Turrièsains de l'époque. Il commença probablement tout jeune à faire le poil et à barbifier ses compatriotes, qui ne soupçonnaient guère la future célébrité de la main qui les savonnait. Il fit certainement ses premières études chirurgicales dans les occisions de porcs de tout sexe et de tout âge, si abondantes dans nos Alpes. Comme les nombreux assassins locaux, il ne dût pas tarder à connaître toute la nomenclature anatomique des organes connus ici sous les noms de : *fèu, rougnouna, lèu, boufigo, jamboun, cambajoun, pèu, oungloun, coue, veno, ner, ouos, muscle, artèu, feje, gaugno, abajouo, couol, mourre, coucardo, crouchet, dènt, ganacho, gargatièro, rouoji, jaïo, ratello, oues-paure, cadeno, pareto, nouio, jarret, etc.*

Mais dans son âme brûlait la flamme céleste qui fait les grands hommes, tandis que rien ne vibrait dans celles de ses collègues, vulgaires tueurs de cochons.

Bientôt, n'ayant plus rien à apprendre sur place, il commença à voyager pour s'instruire à fond. Il ren-

contra plus de charlatans que d'honnêtes gens, plus de farceurs que de savants. Le monde n'a guère changé depuis.

Il parle d'apprentissage chez un barbier, puis chez un opérateur, puis enfin chez un chirurgien-herniaire, — la hernie étant, alors comme aujourd'hui, la principale cliente de la chirurgie pratique.

Rien ne laisse croire qu'il ait étudié théoriquement dans une université quelconque, celles d'Aix, d'Avignon, d'Orange n'ayant pas encore à cette époque de professeurs de médecine, — encore moins de chirurgie, monopole des barbiers locaux.

Après quelques stases en Provence et en Dauphiné il arriva en Suisse. Nous savons qu'il occupa pendant dix ans le poste de chirurgien officiel de la grande ville de Berne, probablement de 1540 à 1550 ; il se transporta ensuite à Lausanne où nous le trouvons en 1556 et où il commença la publication de ses ouvrages.

Il dut ensuite revenir en France, demeurer quelque temps en Franche-Comté et en Bourgogne. On le retrouve enfin à Orange en 1561 publiant la seconde édition de son œuvre.

C'est le dernier renseignement chronologique qu'on possède. Vraisemblablement, il mourut peu après, peut-être à Turriès, retourné au nid natal, en vertu du

proverbe provençal si constamment pratiqué par les émigrants bas-alpins : *La lèbre mouere toujou au jas !*

On a voulu attribuer sa vie vagabonde au protestantisme, qu'il aurait professé, et qui l'aurait fait persécuter et fuir. Ce sont des suppositions absolument gratuites. Rien ne prouve qu'il ait été huguenot. Turriès ne fut jamais, que l'on sache, une huguenotière et le fut-elle devenue plus tard, rien n'autorise à affirmer ni qu'elle le fut déjà vers 1520, ni qu'il eût pu y être persécuté, encore moins que ces persécutions l'aient chassé de sa patrie. Nul en Provence, à cette époque, ne s'occupait d'un protestantisme qui n'existait pas, nul ne songeait à inquiéter les hérétiques absolument inconnus ici, sauf dans un minuscule recoin de Luberon.

Ce qui est infiniment plus probable c'est que Francou ne fit que suivre les errements de ses compatriotes qu'une nature marâtre force à s'expatrier depuis des siècles à travers la France, les Pays-Bas, l'Allemagne — qui remplissent actuellement Marseille, l'Algérie, le Mexique, opiniâtres, durs, énergiques, intelligents, économes et le plus souvent victorieux dans le *struggle for life*.

Il y a plus.

Quoique la chose semble paradoxale, malgré l'absence de routes carrossables, de voitures et de che-

mins de fer, ces errements étaient très répandus au XVI^e siècle. Il est aujourd'hui difficile de se faire une idée, même approximative, de la quantité de gens qui se déplaçaient alors, — plus spécialement dans deux ou trois catégories sociales bien déterminées : les professeurs et maîtres d'école, les médecins et chirurgiens, les commerçants.

M. de Berluc nous a appris les courses à travers l'Europe du fameux belge Wendelin (1580-1607) qui professa à Digne et à Sisteron. Le poète volonais, Guisoffre parcourut tout le midi de la France et paraît avoir fini en 1586 directeur du collège de Carpentras. Ainsi faisaient l'écossais Guibb, à travers l'Europe, l'Asie et l'Afrique pour venir mourir à Orange ; H. de L'Espine, les juifs J. Meir et Azubi, le fameux anatomiste Bording et tant d'autres *Girovagues*, dont la chrétienté et la Provence étaient pleines à l'époque de notre Fràncou.

Donc, pas n'est besoin de protestantisme pour expliquer la fureur des voyages qui le posséda. Il ne fit que suivre la mode. Et au cours de ses pérégrinations tant observa, tant remarqua, tant nota, qu'il finit par avoir en portefeuille de quoi composer un ouvrage d'une valeur exceptionnelle.

Personne, jusqu'ici, n'a donné exactement la bibliographie fràncouline, — pas même Laplane, encore moins Féraud.

Nous sommes heureux de pouvoir le faire enfin de la façon la plus complète et la plus précise.

Voici donc les ouvrages publiés par le célèbre bas-alpin, et toutes leurs éditions :

1^o — 1356 : *Petit traité contenant une des parties principales de chirurgie, laquelle les chirurgiens-herniers exercent* : Fait par PIERRE FRANCO, chirurgien de Lausanne. — A Lyon, par Antoine Vincent, MDLVI, petit in-8^o, 144 p.

Le livre est dédié : *A mes très redoutés et puissans princes et Sénat de Berne.*

Ce petit volume, dit le Dr Nicaise, appréciateur compétent, s'il en fut, est exclusivement l'œuvre d'un praticien. L'auteur ne traite que de ce qu'il a souvent expérimenté et des procédés qu'il a employés pendant trente ans de pratique. Il n'y a pas de citations d'auteur ; seul le fameux Guidon est nommé deux ou trois fois. C'est lui qui paraît avoir été l'initiateur principal de Francou. (1) Abulcasis est

(1) Gui de Chauliac, médecin et chapelain des trois papes avignonnais Clément VI, Innocent VI, S. Urbain V (1342-1370) composa à Avignon en 1363 un traité absolument remarquable de chirurgie. Ce fut, pendant plus de trois siècles, jusqu'à Fabrice d'Aquapendente (1592), le vade-mecum de tous les chirurgiens européens, le fondement de toutes les leçons universitaires, la source à peu près exclusive à laquelle puisèrent auteurs, professeurs et élèves, jusqu'à ce que des praticiens de génie, tels que

cité une fois, ainsi qu'Avicenne et c'est tout. L'ouvrage est fait d'ailleurs pour les herniotomistes, les lithotomistes, dont Francou déplore la profonde ignorance et en même temps la trop grande hardiesse. Il montre le rôle néfaste des charlatans, leur rapacité, les dangers qu'ils faisaient courir aux pauvres patients dont souvent ils causaient la mort.

Il serait intéressant, à ce point de vue, de le rapprocher d'un autre manuel de chirurgie composé aussi par un bas-alpin, Scipion Abeille, de Riez, — un siècle après, — lequel faisait les mêmes reproches à ceux de son temps, en son ouvrage : *Nouvelle histoire des os selon les anciens et les modernes, enrichie de vers ;*

Francou, Ambroise Paré, sans souci de la routine et de l'école, fussent venus exposer les procédés et les résultats de leur pratique personnelle sans se préoccuper de sa conformité ou de sa différence avec le *Guidon* — c'était ainsi qu'on appelait la *Grande Chirurgie* de Gui de Chauliac.

De l'œuvre du fameux chirurgien d'Avignon on connaît non seulement une foule de manuscrits, mais encore 14 éditions du XV^e siècle, depuis 1478, 38 du XVI^e siècle, sans compter les abrégés, les commentaires, les traductions françaises, italiennes, catalanes, espagnoles, flamandes, anglaises, etc.

Cet ouvrage renommé, fondamental, a été, dit-on, réédité à Paris, en 1890, comme notre Francou, par M. le D^r Nicaise qui semble s'être fait une spécialité de ces exhumations précieuses, dont on ne saurait trop le féliciter, dans l'intérêt de la science.

divisée en deux parties. — Paris, M. DC.LXXXV, in-12.

Voici ce qu'il reprochait à ses contemporains :

Il est des chirurgiens hardis et fainéants
Qui bien souvent par indigence
Font trois fois le tour de la France
Et n'en sont jamais plus ny riches ny sçavans.
A la fin, chargez d'ans et pleins d'inquiétude
De n'avoir pas donné quelque temps à l'étude
Ils cachent de dépit leur honte dans un frocq.
Mais, hélas ! n'en pouvant contracter l'habitude
En jeunes étourdis, ils le pendent au crocq
Et ne vont point au Ciel par un chemin si rude.

Le livre de Francou est écrit avec bonne foi, avec honnêteté. On y trouve de la modestie, malgré l'importance des découvertes faites par l'auteur.

Il traite de sept questions, toutes capitales en son art : des hernies, de la pierre en la vessie, de la cataracte, de l'*ungula*, des bouches et lèvres fendues, de l'amputation et des abcès flegmatiques.

Il n'y a pas de division en livres ni en chapitres. Les sujets sont traités successivement sans pédantisme ni prétention, en commençant par : *La manière de vivre laquelle les blessés doivent tenir jusques à sept jours.*

Il ne s'agit dans tout le livre que des parties que pratiquaient alors les chirurgiens *herniers*, les inci-

seurs, les abatteurs de cataractes, les extirpateurs de jambes et de bras. Il avait vu tous ces opérateurs si ignorants, si audacieux, amener tellement d'accidents qu'il se résolut à écrire son petit traité pour leur apprendre quelque chose.

« Cette partie de la chirurgie est méprisée, dit-il, » à cause de l'ignorance et malice de plusieurs gens » de notre art, à raison que sans aucune crainte de » Dieu ni des hommes (encore qu'ils congneussent leur » ignorance) ont osé entreprendre de guarir toutes » sortes de maladies moiennant qu'ils pensent avoir » argent ; Et ce au grand dommage des pouvres pa- » tients lesquelz (aprez les avoir affrontez) ils ont fait » misérablement mourir et tellement qu'à bon droit » les médecins et autres les appellent *coureurs et* » *abuseurs.* »

L'ouvrage eut un si grand succès que Fràncou dût en publier une seconde édition, — chose rare alors, — plus complète, s'adressant à un public moins restreint. Ce fut la suivante :

2^o — 1561 : *Traité des hernies contenant une ample déclaration de toutes leurs espèces, et autres excellentes parties de la chirurgie, assavoir de la PIERRE, des CATARACTES des yeux, et autres maladies, desquelles comme la cure est périlleuse, aussi est-elle de peu d'hommes bien exercée : Avec leurs causes, signes, accidens, anatomie des parties affectées et leur en-*

tière guarison. Par PIERRE FRANCO, de Turriers en Provence, demeurant à présent à Orenge — A Lyon par Thibauld Payan, 1561, avec privilège pour neuf ans, petit in-8°, 554 + 13 p. liminaires pour la Table alphabétique des chapitres et principales matières, avec 27 figures gravées sur bois.

On trouve en tête l'approbation de deux chirurgiens jurés et de leur prévot F. Rasse des Neux, datée de Paris 15 avril 1561, la dédicace au lyonnais Jacques Roy, lieutenant des maitres chirurgiens de Lyon, datée du 18 juin 1561, une préface au lecteur et une exhortation de l'auteur.

Cette seconde édition est la quintuple de la première. C'est un traité à peu près complet de chirurgie en 12 livres contenant un foule d'objets passés d'abord sous silence. Il s'agit surtout de descriptions cliniques et de traitements médicaux. La première édition était toute entière en français. Celle-ci a du latin et même quelques mots grecs et arabes que Fràncou dut emprunter à des auteurs de son époque tels que J. Falcon ou Canappe.

Au lieu de quatre auteurs médicaux, cette édition en cite 53, dont : Galien 125 fois, Avicenne 42 fois, Guidon 35, Hippocrate 24, Paul d'Égine 17, Celse 13, etc. Parmi les auteurs cités les uns sont grecs comme Attale, Dioscoride, Héras, Léonidas, Musa, Oribase, Pithion ; les autres romains comme Aétius,

Agrippa, Celse, Héliénus, Pline, Scribonius ; d'autres arabes comme Aboul-Casis, Alkamissai ou Canamusali Averroès, Hali-Abbas, Jésus Ali, Razès ; ou italiens comme Balesco de Tarente, Louis de Brescia, Mariano Santo, de Barletta, Nicolas de Salerne etc. (1)

Mais quelque intéressante que soit cette nomenclature, elle est moins intéressante que la doctrine de Fràncou lui-même. Son œuvre tire en effet sa valeur de ses observations particulières de sa pratique, de ses découvertes propres, de son expérience personnelle plutôt que de l'exposé didactique des doctrines de ses prédécesseurs. Ce qui paraît avoir distingué Fràncou pardessus tout c'est son intuition géniale, son habileté de main, le bonheur de ses opérations, la hardiesse de ses conceptions chirurgicales. Cette nouvelle méthode devait nous conduire aux tours de force des virtuoses de la chirurgie actuelle. Il partage la gloire de l'avoir mise en honneur avec deux autres flambeaux de la chirurgie du XVI^e siècle : Ambroise Paré, (2) qui commença aussi par être barbier chirur-

(1) Tous ces auteurs paraissent être cités de seconde ou de troisième main. Cela ne préjugerait donc rien contre l'éducation assez primitive de Fràncou, telle que nous l'avons indiquée.

(2) Chose singulière et qui prouve combien originales étaient les pratiques et les observations de Fràncou : nulle part il ne cite Ambroise Paré. Celui-ci avait cependant commencé dès 1545 la publication de ses ouvrages, dont

gien avant d'arriver aux honneurs et à la gloire et Félix Würtz, de Zurich, opérateur ou maître, comme Francou, triomphant dans la description des maladies, la clinique et la proscription des moyens violents, horribles, barbares de l'époque.

Ce qui fera l'immortel renom de Francou ce sont en particulier ses opérations magistrales sur la hernie, sur la pierre dans la vessie et sur la cataracte qu'il inaugura merveilleusement et dont il dota la science il y a plus de trois siècles.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si de notre temps les savants ont remis en honneur le nom, la gloire et les œuvres de notre bas-alpin.

C'est d'abord un allemand, le Dr Albert, professeur de chirurgie à Innsbrück, qui donne en 1881 une nouvelle édition du petit traité — ensuite le professeur Verneuil de Paris, membre de l'Institut, qui en fait autant en 1884 et enfin le Dr Nicaise, membre de l'Académie de médecine, qui continue en 1895.

Voici du reste la description bibliographique de ces éditions successives. Elles prouvent, mieux que de longs

nous ne signalerons qu'un seul, pour lequel il paraît avoir eu la collaboration d'un chirurgien bas-alpin : c'est la deuxième édition de *l'Anatomie universelle du corps humain, revue avec J. ROSTAING DU BIGNOSC, chirurgien juré à Paris*, - 1561, 15 avril, in-8°, 277 p.

discours, tout le mérite de notre compatriote et toute la valeur de son œuvre.

3^o — 1881 : *Petit Traité concernant une des parties principales de la Chirurgie, laquelle les chirurgiens herniaires exercent, ainsi qu'il est montré en la page suivante — Fait par PIERRE FRANCO, chirurgien de Lausanne, Lyon, 1556. — Neu herausgegeben und begleitet mit einer Biographie und Würdigung Petr. Franco's, nebst einer Veregleichung der zweiten Auflage von 1561, von Dr Albert, professor der Chirurgie in Innsbrük.*

Publié dans la revue allemande :

Deutsches Archiv für Geschichte der Medicin und medicinische Geographie — Tome IV, 1881, p. 74, sq. ; V, 1882, p. 1-21.

Le nouvel éditeur a essayé une biographie fort vide et même légèrement inexacte , une critique de Francou et une comparaison avec la deuxième édition de 1561.

4^o — 1884 : *Petit traité.... 1^{re} édition 1556....*

Réimpression avec figures, publiée dans la *Revue de Chirurgie* par M. le Professeur Verneuil. Il y en a un tirage à part : — Paris, F. Alcan, 1884, 8^o, 92 p.

5^o 1895:—CHIRURGIE DE PIERRE FRANCO, DE TURRIERS EN PROVENCE composée en 1561, nouvelle édition, avec une introduction historique, une biographie et l'histoire du collège de chirurgie par E. Nicaise.... — Paris,

Félix Alcan, 1895, grand in-8°, CLXIV-382 p., 42 fig gravées sur bois.

Publication monumentale, due aux soins passionnés d'un professeur agrégé de la faculté de médecine de Paris déjà connu par ses rééditions savantes de G. de Chauliac et d'Henri de Mondeville (1306), chirurgien du roi Philippe le Bel, fondateurs de la chirurgie didactique en France et dans le monde, comme Ambroise Paré et Francou de la chirurgie pratique.

La publication actuelle comprend une dédicace au professeur Verneuil, auquel revient l'initiative de cette nouvelle et définitive édition, suspendue par la mort du Dr Warmont qui l'avait préporée ; — un avant propos dans lequel l'éditeur rappelle ses études antérieures sur l'histoire de la chirurgie et enfin une préface qui fait presque la moitié du volume et qui est elle-même un ouvrage important.

L'éditeur étudie successivement l'histoire politique de 1453 à 1600, la littérature chirurgicale pendant cette période, la bibliographie des incurables chirurgicaux que la typographie naissante vulgarisait alors : auteurs grecs, latins, arabes, italiens, espagnols, flamands, allemands, français et notamment les ouvrages classiques de Nicolas de Florence, 1357-1430 ; Balesco de Tarente, 1418 ; Pierre d'Argelata, 1423 ; Bertapaglia, 1460 ; Braunschweig, 1457 ; Hans von

Gersdorf, 1517; Paracelse, 1494-1541; Würtz, 1514-1575; Jean de Vigo, 1460-1520 et le fondamental Gui de Chauliac.

Il traite ensuite de l'enseignement pratique de la chirurgie pendant les XV^e et XVI^e siècles, surtout à Paris; de quelques questions spéciales au XVI^e siècle: astrologie et Nostradamus, pansements, plaies d'armes à feu nouvelles alors, complications, amputations, ligatures, obstétrique et arsenal chirurgical.

Il termine par une biographie de Fràncou que nous avons mise à contribution, comme il nous y avait mis nous-mêmes, un résumé de son œuvre et l'énumération des 24 ouvrages dans lesquels on traite de notre bas-alpin: Du Verdier (1580), La Croix du Maine, Rousset, Fabricius, Boerhave, Haller, Malgaigne, etc., sans compter nos auteurs provençaux: Achard, Barjavel, Goyrand, d'Aix (1860), etc. ensemble qui ne peut être consulté qu'à Paris, à la bibliothèque nationale, peu à la portée des Provençaux.

Comme c'était son droit, et comme c'est l'habitude général en notre France centralisée le Dr Nicaise étudie surtout Paris et son art à Paris et son enseignement à Paris et les corporations professionnelles de Paris.

C'est le sujet d'une histoire abrégée du collège de chirurgie de cette ville, du XIII^e siècle à 1793, qui ter-

mine l'introduction et qui ne comprend pas moins de 60 énormes pages. Il est fâcheux qu'il n'ait pas cru devoir faire l'histoire de la chirurgie en Provence et dans les Basses-Alpes, — qui comprend plus et mieux que l'examen du juif avignonnais Salomon Mossé de Nétri, le 21 août 1460; le prix fait d'une guérison de cancer au sein par le broquier de la même ville Gui Rastel, 12 octobre 1441, et l'article 9 du règlement de Grégoire XIII du 21 novembre 1577.

Le Dr Nicaise, avec sa science, son talent et cette documentation abondante, si facile à ceux qu'Horace appelait déjà

beatos in Urbe viventes,

eût pu nous retracer les péripéties de l'enseignement chirurgical en l'université d'Aix et surtout en la faculté de médecine d'Avignon, si bien étudiée par le Dr V. Laval.

Il aurait pu consulter à ce propos sur les chirurgiens de l'abbaye de S. Victor, *Cartulaire*, II, p. 617, n° 1131; pour ceux de Marseille: L. BARTHÉLÉMY: *Médecins* p. 16 et 19 - E. PERRIER: *Collectionneurs*, p. 70-71; pour ceux d'Arles: manuscrits de la Méjane, à Aix, nos 548, 806, 839; *Une famille au XVI^e siècle* par Ch. de Ribbe, p. 48, 83, 100. — *Congrès archéologique*, 1886, p. 75; — pour ceux de Vaucluse: BAYLE: *les médecins d'Avignon*, 1882, 8°, p. 62-63; BARJAVEL; Bio-

bibliographie, V^o Rollèry ; — pour ceux d'Aix : *Académie d'Aix*, XV, 333 ; et *Séance publ.* 1861, p. 7. — pour ceux des Basses-Alpes, les archives départementales B. 467, 1005, etc. ; — pour ceux du Var, ces *archives* et P. MIREUR : *Un candou de chirurgien* ; Archives des Bouches-du-Rhône B. 8, 68, 108, 132 f^o 195 et 322, 219, etc. etc.

Mais revenons à notre volume.

Vient enfin le texte de la dernière et volumineuse édition du *Traité des hernies* de 1561, avec reproduction des gravures sur bois originales. Elle est accompagnée d'un léger cortège de notes des Drs Warmont et Nicaise et de deux excellentes tables.

C'est en somme un livre monumental et une édition définitive dont la place est toute marquée dans les collections des bibliophiles provençaux, des médecins et chirurgiens que l'histoire de leur art intéresse ; sur les rayons surtout de la bibliothèque de Sisteron, où elle devrait devenir le chef de file de la série complète des ouvrages produits sur le Sisteronais ou par des Sisteronais jusqu'à nos jours.

* * *

Reste à apprécier l'œuvre de notre Turriésain.

Dans son *Histoire des progrès de la Chirurgie*, le Dr Richerand écrivait en 1825 : « *La chirurgie française naquit au XVI^e siècle des travaux de deux hommes de génie : Ambroise Paré et Pierre Franco.* »

On ne peut que souscrire a cet arrêt.

Ce qui distingue ces deux auteurs, précurseurs de Descartes et de sa méthode d'observation personnelle, c'est le souci de secouer le joug de l'école et de la routine ; de rejeter au loin les traditions fantaisistes de la vieille scholastique, et dans l'intérêt de l'humanité, de ne plus relever que de l'expérience et de la pratique. C'est le scalpel et le bistouri à la main qu'ils procèdent et enseignent ; c'est le scalpel et le bistouri supérieurement maniés qu'ils recommandent à leurs disciples et c'est par lui qu'ils fraient la voie aux étonnantes opérations actuelles.

Le bagage personnel de Fràncou est fort important. Il y a d'abord ses descriptions cliniques et ses remarques originales sur les topiques.

« Mais, dit le Dr Nicaise, où Fràncou montre tout son génie c'est dans la thérapeutique opérative. Il suffira de rappeler successivement ses opérations pour rendre évident le rôle qu'il a joué et montrer que nul chirurgien n'a attaché son nom à autant de découvertes durables. »

Et le savant éditeur énumère et décrit rapidement, avec des appréciations et une compétence à laquelle nous ne saurions prétendre, les principales opérations de Fràncou sur les hernies, l'extraction de la pierre, la fièvre, la cataracte par abaissement, les accouche-

ments, les amputations, le bec de lièvre et une curieuse autoplastie faciale.

Fràncou était de plus passé maître en l'art de monter les squelettes et il s'en montrait fier, ainsi qu'on peut le voir en son dernier chapitre sur la *Manière de conjoindre les os*. Ce petit talent mécanique, — pourquoi ne l'avouerions-nous pas ? — nous laisse plutôt froid.



En dehors de ses mérites professionnels et de sa doctrine scientifique, que tout le monde n'est pas à même d'apprécier, Fràncou mérite aussi une place distinguée parmi les prosateurs français.

Le français était alors une langue étrangère en Provence. Il y était manié fort maladroitement par un petit nombre d'amateurs qui se servaient alors de la langue de Paris comme nous aujourd'hui des vers latins ou de l'allemand. C'était le latin qui était la langue scientifique et littéraire courante (1)

(1) A preuve, les ouvrages des Bas-Alpins suivants : François Bellas, de Forcalquier, 1520 ? — Pierre Quiqueran de Beaujeu, évêque de Sénez, 1541 ; — Jean de la Penne, de Moustiers, 1558 ; — Mathieu Guisofre, de Volone, et Elion de Trimond, des Mées, 1586 ; — Louis Masse, de Saint-Geniez, 1598 ; — Pierre Gassendi, de Digne, 1624 ; — Jean-Antoine Berluc, de Forcalquier, 1632 ; — Simon Bartel de Riez, 1636 ; — Jean Colombi, de Manosque, 1638, etc. etc.

Fràncou se distingue entre tous ses compatriotes et les littérateurs contemporains par un style sobre, vigoureux, énergique comme son bistouri, qui ne manque pas néanmoins d'une certaine grâce.

Voici quelques spécimens qui permettent d'en juger :

Je fus une fois appelé à Pontarli en Bourgoigne, d'un marchand qui avoit une hernie charneuse fort grande. Toutefois quand on comprimoit fort bas, en la tirant on trouvoit le vuide et delié du didyme, qui alors facilement eust esté guary. Neant moins, il eut crainte de la faire copper : avec ce quil y avoit un empirique, *lequel contrefaisoit le medecin*, qui luy promit de le guarir. Parquoy je fu contraint m'en retourner. Ledit venerable empirique y appliqua des corrosifs pensant faire manger la chair ou excressance. Mais il n'y fit rien que mal : combien qui luy applicast ces remedes l'espace de six sepmaines. Qui plus est, la tumeur creust en telle grandeur avec inflammation : qu'il fut d'opinion me renvoyer querir et donner congé à son medecin.

Estant donq là arrivé, je trouvay l'hernie comme j'ay dit : si que je n'y voulu mettre la main, car ladite chair avoit ja corrompu celle du mirach, qui depuis qu'elle est atteinte de corruption, fait la maladie désesperée et incurable, au moins de tant que je en ay veu. Et mourut aussi ledit patient bien tost apres (chap. xx p. 70.)

Et Fràncou de s'écrier, à la fin du premier livre,

in ligné des méfaits des ignorants qu'il avait vus en sa jeunesse avec leurs *poivretez et sottises que seroit long à raconter* :

Et pleust à Dieu que ceux qui sont aujourd'huy feissent mieux. Comme il y en a tant d'ignorans qui font encores pis, d'autant qu'ils savent bien qu'ils font mal, et ce neantmoins ne se chastient point. Telles gens sont pires que brigans : ausquels devroit estre defendu l'art, et les punir comme larrons et brigans. Et les magistrats ne devroyent endurer telles meschanceitez (p. 81.)

Voici le sermon bien senti que Francou fait, en manière de préface (p. 9) à ses collègues sur l'excellence de leur art, le respect qu'on doit avoir pour les malades, et la prudente réserve qu'il faut mettre à les charcuter, — dont plus d'un chirurgien et plus d'un patient de nos jours pourraient et devraient bien profiter :

EXHORTATION DE L'AUTEUR

*A ceux qui font profession de l'art de chirurgie
craignans Dieu*

Chers freres et bons amis, considerant l'excellence de l'art de Chirurgie à cause de son subject qui est l'homme, lequel Dieu a fait à son image spirituelle...

Si nous avons receu un tel bien, ne priserons nous plus à l'advenir l'homme, que n'avons fait ? Mettrons nous la

main sur cest homme, sans considerer ces choses ? Nous ne devons ignorer, que Dieu par sa sagesse, qui est son Fils éternel, viendra juger le monde, envoyant les bons à la vie perdurable, et les meschans à damnation et perpetuel torment. Qu'est-ce donq que nous aura profité d'avoir commis iniquité, ce peu de jours que sommes en ce miserable monde, quand nous serons de (1) boucs puants et infects, privez de la misericorde et gloire de Dieu et de ses Anges, et de tout le corps de son Eglise (2) qui sont ses fidelles, de laquelle Jesus-Christ est le chef ? Je vous prie donques, qu'est-ce que mettre la main temerairement sur un membre d'un fils de l'Eternel, qui est l'homme, preferé à toutes les creatures qui sont au ciel et en la terre ? Regardons à ceste cause, de procéder par bonne methode et en bonne conscience en toute ces operations, qui sont de si grande consequence, ne les entreprenans tant pour nostre profit, que pour soulager les povres patiens, usans de charité envers eux.

Les bestes brutes nous enseignent nostre leçon (comme on dit en proverbe) qu'il fait mauvais hyver quand un loup mange l'autre. Mais les hommes bien souvent sont plus inhumains et enraigez que ces povres animaux despourvez de raison : voyre, toutes especes d'animaux aiment leur semblable, et vont ensemble par troupeaux : et l'homme dévore et meurtrist son prochain. Y a-t-il aucune excuse en tels meffaits ? Puisque toutes les créatures qu;

(1) Provençalisme, au lieu de *des*.

(2) Cette expression semblerait prouver le catholicisme de Francou quoique en ait le D^r Warmont.

sont au ciel et en la terre, sont créés pour cest homme, et non l'homme pour elles, pensons le soin que Dieu en a : et cependant nous le prisons si peu en mettant la main sur luy si legierement.

Davantage comme il est escrit en l'*Ecclésiast*, que Dieu a créé le medecin et la medecine pour la nécessité de l'homme ..

Que dirons-nous de ce pouvre payan Hippocrates le plus excellent medecin qui fust jamais, qui n'ayant connoissance de Dieu, a maudit ceux qui feront tort à leur prochain, comme il est escrit en sa protestation. N'est ce pas pour nous juger nous qui nous disons Chrestiens ?

Il nous fault aussi considerer que nous mourrons ; et. alors, serons l'heritage des vers et autres bestes, et plus tost que ne cuidons. Parquoy nous devons entrer en ces considérations une fois le jour, et contempler aussi que nous ne vivons pas, mais le Seigneur vit en nous. Et que s'il y a quelque bien en nous, c'est de Dieu : mais le mal vient de nous.

Quel plus grand outrage pourrions nous faire au Createur, que de mettre la main sur son œuvre si excellente temerairement et sans estre exercité, ny avoir veu exercer telles operations à maistre expert et par long temps ? S'il est ain-i, qu'il faille employer un assez long temps pour apprendre la menuiserie, qui n'est que besongner au bois et aux choses mortes mettrons nous donques la main sur cest homme sans estre de longtemps instruits en l'art qui nous fait suffisans pour y heureusement besongner ? Cuydons-nous que un jour ne nous en faille rendre compte ?

Parquoy en premier lieu, il est requis, avant que commencer quelque operation de ceste partie de Chirurgie, de prier Dieu (lequel tient et la maladie et la santé en sa main) qu'il luy plaise estandre sa benediction sur l'œuvre de nos mains, et conduire icelles à son honneur et gloire, et au profit du patient : car le maistre ouvrier est l'instrument de Dieu, duquel il se sert à ce que bon luy semble.

Et si le maistre est de mauvaise conscience, alors il est l'organe du Diable. Or le Diable ne procure que la perdition de l'homme, d'autant qu'il est auteur de péché et père de mensonge : lequel est tousjours à l'entour de nous, ne taschant que de nous devorer et perdre. Nous avons bien donques matiere et grande occasion de prier celui qui tient le Diable et toutes choses en sa main et subjection, afin qu'il nous soit propice tant en ce monde qu'en la vie à venir. Car il a promis, d'exaucer celui qui l'invoquera avec foy.

Terminons par quelques extraits de cette prose nerveuse, consacrés à la partie technique : l'opération de la cataracte, en laquelle Francou fut incomparable.

Les indices des cataractes qui se veulent former, sont apparoissances devant les yeux, de mouches, ou quelque poudre, telle que celle qu'on voyt aux rayons du soleil, encores qu'il n'y'en ait point, ou quelque chose luisante, et autre formée, ou comme fi's de laine ou toile d'araignes, ou comme cercle ou demy cercles... (p. 158)

Galien et Hippocrates, voyant le danger qui se pré-

sante et principalement aux *pierres* et aucunes espèces *d'hernies*, se sont voulu déporter de telles opérations. Non point pource qu'ils meprésassent l'œuvre, n'y l'ouvrier, mais dautant qu'ils estimoyent telles choses estre de grande importance et subiette a Calomnie : Par ce que s'il advient que un patient meure entre les mains du *medecin*, il est tous jours excusé en partie. Aussi est l'*apothicaire*. Le *Chirurgien* qui n'exerce pas ceste partie, est aussi excusé aucunement.

Mais nous, si ce qu'aurons entrepris ne succede toujours si heureusement qu'on voudroit, tant s'en fault que nous soyons aucunement supportez qu'on nous appellera *meurtriers et bourreaux*, avec contrainte bien souvent de gagner les champs : ne considerant point que Dieu la ainsi preveu, et principalement quand on a affaire a gens qui n'ont point de Dieu. Il est donq requis de pronostiquer, et donner entendre aux parens, et plus proches, et autres, le danger et accidens qui s'en peuvent suyvre, tant par la désobeïssance du patient, que pour le mauvais gouvert des assistans, ainsi que peult advenir. Si c'est par le defaut du maistre, il est digne de reprehension et de punition, selon l'exigence du cas : autrement non.

Retournant à nostre propos, la cause pour quoy Galien et autres, qui ont ainsi parlé, a esté pour raison du mespris dudit art. Car les affronteurs et coueurs pour attraper argent, ont tant fait des maulx et font encores aujourd'huy au povre simple peuple, que les sus dits ont eu occasion d'ainsi parler : veu que tels igorans n'entendans ny anatomie ny les espèces des maladies, entreprennent de guarir toutes cataractes en mettant l'eguille dedans les

yeux à toutes (1) heurtes : ne sachans de la cure si excellente, qu'ils entreprennent, donner aucune raison.

Car je peus dire en vérité, qu'entre les parties de Chirurgie, je n'en connoy point de plus excellente et plaisante à faire pour ceux qui entendent l'art de l'accomplir, et qui donnent raisons des choses qu'ils font, et qui ont bonne conscience. *Je croy en avoir pancé plus de deux cens ou envyron* et vous puis assurer pour vray, que *des dix les neuf se sont bien portez....*

D'avantage je vous puis asseurer que si j'avois à eslire de renoncer à exercer cette partie des Cataractes, ou le reste de ce que Dieu m'a donné de Chirurgie, comme voyez en ce present Traicté, *je quitterois plus tost le reste*, tant je connois cest œuvre excellent et de peu de travail et douleur et de grand importance.... (p. 166)

Suit : *la cure decataracte par chirurgie :*

Quand le patient est opéré : Apres lui fault monstrier quelque chose non trop blanche, ou claire pour l'exciter. Quelques *abuseurs*, encor qu'ils n'ayent bien pensé le patient, l'abusent toutefois en ceste manière, assavoir en luy mettant le septieme ou huitieme jour apres l'operation, plus tost, ou plus tard, un linceul en deux, trois, ou quatre doubles, comme plaist au maistre, dessus la teste, et devant la face: puis luy faisant ouvrir les yeux l'un après l'autre, si

(1) Provençalisme. On dit en provençal : *à touto zuerto, ou zurto* : à tout hasard inconsidérément ; *ana à touto zuerto* : agir sans reflexion. César de Nostre dame, à peu près contemporain de notre

Francou dit : *à touts hurts*. Le félibre Crousillat, de Salon, a dit :

A touto zurto en un pous davalèron

A l'étourdie, ils descendirent dans un puits.

tous deux ont esté pensez : commande d'en tenir fermé l'un, et l'autre ouvert. Ce fait, le maistre tient une chandelle allumée, ayant bonne clarté, en lieu ou il n'y ait gueres autre clarté, que de la chandelle, laquelle est derriere le patient, au quel alors, il commande (ainsi que venons de dire) d'ouvrir bien des yeux, qui estant ouvert, lui demande, s'il voit.

— Respond le malade que non : ce que ne peult aussi, veu que la lumière est derriere luy : avec ce qu'il y a les plis du linceul qui l'empesche.

— Le maistre luy replique disant : vous ne voyez rien.

— Il dit que non. Et en disant cela, le maistre luy met la chandelle tout aupres des yeux.

— Il dit alors promptement : je voy maintenant. Puis retire la chandelle : et le patient dit, qu'il ne void plus.

— Le maistre fait ainsi par deux ou trois fois. Puis le tourne couvrir et bender, sans regarder autrement dedans les yeux si tout se porte bien. Les assistans pensent alors que la chose va bien, comme fait le plus souvent, quand l'opération a esté bien faite....

Ce qui fait user de ce moyen a tels maistres est pource qu'ils considèrent n'estre honneste d'attraper argent sans faire voir au patient quelque clarté, telles gens ne demandent qu'a gagner, en prenant de tous costez ab hoc et ab hac, n'ayant esgard ny a Dieu ny à leur conscience : tellement qu'ils aiment et estiment plus cinq souls que la santé d'un personnaige. Parquoy de ces *grands entrepreneurs* est bon se garder, qui donnent a entendre au simple peuple qu'ils guarissent de toutes maladies et de

plusieurs autres, mettant aussi bien l'éguille in gutta serena comme en une meure cataracte.

Pource, qu'ils n'ont pas la connoissance de discerner l'une de l'autre, comme nous avons montré : en quoy est apertement manifesté leur ignorance et bestise : car pour avoir veu abatre une cataracte à quelcun de leurs semblable, entreprendront temerairement de faire ainsi en toutes autres, faisant comme le singe : qui veult faire ce qu'il void faire (p. 174)



Ces courts extraits suffisent pour donner une idée du tyle et de la manière de Francou.

Nous serions heureux si ces quelques pages aidaient à faire connaître son nom trop peu connu dans nos montagnes, et contribuait à faire ériger un jour son buste glorieux sur la place de Turriès, son oublieuse patrie.

Volone (Basses-Alpes) 1^{er} Janvier 1902.

PIERRE-ANDRÉ GARGAS

de THÈZE

1773

Ne spatium vacet.

Nous nous permettons de signaler aux bibliophiles sisteronnais, bas-alpins et provençaux, le curieux ouvrage suivant, d'un précurseur de l'orthographe simplifiée:

Alfabet quonsilisateur de l'ortograse avec la prononciation franseze, por doner des preinsipez invariablez e trez fasilez a toz seuz qi vodron aþrandre dan peu de tin la gramere franseze, par Pierre Andre Gargaz de Teze, an Provanse. — Marseille, Mossy, 1773, in-8 de 28 pp.

Cette rarissime plaquette est terminée par une lettre imprimée adressée à *Madame la comtesse de Marsan* et est signée : *Gargas, forsat n° 1336*. La suscription de cette lettre, la signature et la qualité sont d'ordinaire écrits fort lisiblement par l'auteur lui-même dans des blancs réservés à cet effet.

La littérature galérienne, marseillaise, la bibliographie bas-alpine et la philologie française réclament également ce bizarre opuscule.

- 1880 : **Estudi literari d'un manescrit Catalan...* —
 Barcelona, 4^o, 2 col.
 — * Un épisode de la vie des moines de S. Victor au
 XIII^e siècle. — M.
- 1881 : *Les Provençaux à Tunis en 1609. — M.
 — *La Cour d'amour, desconortz.* — M. in-4^o.
 — * Les armoiries parlantes des familles nobles de
 Provence. — M.
- 1882 : *Un amour, pouèmo en trento tindet.* — M. in-12.
 *Arles-le Blanc. — Miniatures Provençales de B.
 Boisset, 13 juin 1373. — Le plus ancien document en
 langue provençale. — Le bienh. Louis Allemand, arche-
 vêque d'Arles, cardinal, 1390-16 septembre 1450. —
 Plats de quête, XVI^e siècle. — Peyruis et son inscription
 chrétienne. — Stèle gréco-massaliote. — Tarascon, son
 église, son château, ses châtelains. — Les inscriptions
 chrétiennes primitives datées, de Provence. — Le pê-
 cheur de sangsues. — M.
- 1882 : *Marius, pouèmo prouvençau.* — M., 8^o.
 — *Cartabèu de Santo-Estello*, 1877-1882. — Avi-
 gnoun, 8^o, gravaduro.
 — * Femme sans bras à Arles et Avignon, 1387. — M.
- 1883 : A et AA... future encyclopédie provençale. D., 8^o
 — * Ordonnance municipale de Digne (en provençal).
 1424. — Montpellier.
- 1884 : *Epigraphie bas-alpine. — D.
 — : *Achat d'une heure de seigneurie à Volone. 1771.
 — D.
- 1885 : Alexis Marrot, 1810-1885. Biographie, portr. D. 8^o
- 1886 : *Le pape Urbain II dans les B. Alpes : 1097. — D.
 — *Manosco la pudico*, 17 de janvié 1516. Vourouno, 8^o
- 1887 : *Esclangon (Hist. de la commune d'). — Procu-
 ration des habitants de Mison, 1402. — Création de
 la foire de Mison, oct. 1554. — Mss. bas-alpins de
 la bibliothèque de Carpentras. — S. André de Rous-
 sillon-lez-Digne, 1373. — D.
 — *Bertrand de Gap, écuyer, XIII^e siècle. — Gap.
 — Pédagogie latine. — Forcalquier, 8^o.
- 1888 : *Les correspondants de Peyresc. — L'abbé Clé-
 ment, curé de Volone. † 1887. — D.
 — Inauguration du pont d'Oraison. — D., 8^o.

- 1889: **Le Léopard* de Sisteron, 1332. — D.
 — *Lettre des ambassadeurs de Provence à Rome, 13 nov. 1427. — Poème prov. religieux inédit du XIV^e siècle. — Montpellier.
 — Les dominic. de la Baume-lez-Sisteron. — Paris, 8^o.
 1890: *Les fortifications des B. Alpes en 1408. — D.
 1891: Généalogie des études des notaires de l'arrondissement de Sisteron. — D., 8^o.
 1892: Les notaires d'Annot. — D., 8^o.
 1893: *Les Robinsons de Labrillane. — M.
 1894: *Le Journal de J. Lefèvre, 1382-1385. — Location de curé pour Salignac, 1534. — La garnison et les gouverneurs de Sisteron. — D.
 1895: Chronique provençale des Carmes; manosquins, 1317-1532. — D., 8^o.
 — *Testament d'A. de Roux, sgr de Gaubert, 1653.
 — *Rétablissement des clarisses de Manosque 1625. — D.
 1897: *Reconstruction des Carmes de Manosque, 1366. — Citadinage d'un homme d'Espinouse, 1373. D.
 1898: Les cloches de Volone (B. Alpes). — Sisteron. 8^o.
 — *Les armoiries de quelques communes des Alpes-Maritimes. — Nice.
 1899: Quelques hommages bas-alpins, 1386. — D.
 — *Berre, étude de toponymie préhistorique. — Nice.
 1899: *L'orvo naciounalo de Prouvènço*. — D., in-18.
 1900: *Le fort de Saint-Vincent-du-Lauzet en 1425. Création du conseil municipal de Sisteron, 1341-48; — Briançon et Dromon, 1238; — Ordonnances provençales de Saint-Michel, 1507-1508. — D.
 — *Le recrutement à Nice en 1324. — Eugène Caïs de Pierlas: bibliographie. — Nice.
 1901: *Le Poil, histoire féodale et toponymie. — D.
 — Un séminaire à Manosque, il y a cinq siècles. 4 juin 1365. — Aix, Philipp.
 — *La collégiale de Clans, 1336. — Le diocèse de Nice en 1345. — Géographie niçoise au XIII^e siècle. — Nice.
 — *Les amiraux de Provence, XIII^e et XIV^e s. — M.
 — *Les cloches à inscriptions provençales. — M.
 1902: *Quelques viguiers provençaux et bas alpins. M.
 — *Benedicien de la fouont de San-Miquèu*, 29 de jun 1902—Pertuis, in-8^o.